

XYZ. La revue de la nouvelle

Ne nous enlevez pas la nuit

Bertrand Bergeron



Numéro 54, été 1998

Retards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4765ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1998). Ne nous enlevez pas la nuit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 7–12.

Ne nous enlevez pas la nuit

Bertrand Bergeron

à Hélène Rioux

D'aussi loin que je me souviens me revient cette impression, dérangeante comme *un* réel, le seul auquel on aurait accès, comme si je me vivais en retard ou plutôt comme si je regardais, en spectatrice impuissante, se dérouler ma vie à côté de moi, à la manière d'une voyeuse tout aussi étonnée par la chose qu'intéressée dans sa trame. Et peut-être est-ce à cause de cet aspect « à côté de ma vie » que Martin me rassurait à ce point, si petit fragile et là, tout près de sa mère, à côté de moi dans un lit à Montréal ou à La Havane ou bien, comme maintenant, à Paris, au milieu des ombres habitées de la nuit, et lui qui dort, la bouche ouverte, sûr du monde et de la vie puisque sa mère, puisque moi aussi je dors, mais à quel moment dort-on vraiment ? Car s'il est un don que j'envie chez les autres, c'est bien de parvenir à cette certitude quant à la frontière étanche qui sépare la veille du sommeil et fonde les garanties mêmes de l'avenir et du lendemain, moi qui ai bien dû m'accoutumer à rester étrangère à des oppositions aussi nettes, franches, la veille et le sommeil, ce qui existe et ce qu'on imagine, sans compter tout le reste qui semble si évident pour les autres, mais me demande des calculs à n'en plus finir simplement pour passer pour une des leurs, une *citoyenne de la vie normale*, celle-là même qui rassure Martin, semble-t-il, puisqu'il dort là, à mes côtés. Si bien qu'en pareilles circonstances, forcée de décider si ce que je ressens, ce que je vis appartient au réel ou à l'imaginaire, à la veille ou au rêve, semblable assurance, non, vraiment, c'est au-dessus de mes forces, de mes prétentions, de la toute petite fenêtre par laquelle

je m'imagine un accès au vivant. Et pourtant, comme Martin, deux ans et il ronfle déjà, j'ignore si je rêve.

Suis-je vraiment à Paris? endormie ou éveillée? incapable même de me répéter le mot de la patronne, une *auberge* ou un *petit hôtel* — je songeais alors à autre chose sans doute —, cette fois encore en retard décalée par rapport aux événements, puisque je n'avais rien imaginé de précis, que je me laissais porter, ravie, par la vraisemblance des choses. Oh! j'avais bel et bien eu la prudence de me procurer suffisamment de francs pour régler la note de la chambre. Martin dort dans ce paradis des rêves que ma présence lui a ménagé. Et moi, lasse abandonnée dans le noir, et puis voilà que je sens quelque chose qui lentement, tout doucement, passe sur les couvertures, sur nous, la chatte peut-être, avec ses précautions des ténèbres pour éviter de nous éveiller tout en s'autorisant sa vigile dans cette simple ronde au-dessus de nos corps, à Martin et à moi, se confortant elle-même dans cette mission de gardienne de nos nuits, une chatte qui protège ceux qu'elle aime et qui, le jour, le lui rendent. Tout devrait m'apparaître ici et maintenant comme un rituel familial rassurant, celui des êtres qui, se relayant, se préservent pour le simple plaisir de continuer la vie, la chatte garde les siens de la nuit. Sauf que, quelque part, cette proximité, la chatte et nous sommeillant à Paris, ces deux volets ne peuvent aucunement appartenir à une réalité simultanée, puisque la chatte est restée à Montréal avec Bruno et notre petite Élise, eux à Montréal, Martin et moi ici, à Paris. Et pourtant, quelque chose en moi, une sorte de surexcitation, celle du voyage, je veux bien, mais cette sensation d'un frôlement léger sur les couvertures, il ne peut s'agir de la chatte demeurée à Montréal. Martin et moi allongés dans le même lit à Paris, un *petit hôtel* ou bien une *auberge*, qu'importe! mais les deux cents francs que j'ai versé à la patronne, je ne les ai pas inventés, je ne rêve pas, jamais dans mes songes Martin ne ronfle! Par conséquent je ne me retrouve pas dans un rêve, mais plutôt à Paris. Et un frôlement m'a rappelé les prudences calculées de la chatte. Alors, d'où

peuvent bien provenir ces mouvements au-dessus des couvertures? J'ai versé une somme suffisante, hors saison, pour une chambre sans rats ni bestioles! Il faut bien que j'aie rêvé ce frôlement calculé de quelque chose sur le lit, léger comme celui de la chatte à Montréal. Je ne rêve pas... les ronflements de Martin. Non assurément, ces bruits de gorge du petit appartiennent au domaine de la veille, celui qui me chuchote intérieurement *allume la lampe sur la table de chevet, allume la lampe, tu en auras le cœur net.*

Alors, mon bras s'étire mes doigts trouvent la chaînette de la lampe et lumière se fait dans l'étrangeté d'une chambre où nous dormons pour la première fois, le jet de lumière ne l'éveille pas, la chance tombant, cette fois encore, du côté des autres, de Martin qui continue de dormir, alors que je suis éveillée, je reconnais bien la chambre à *deux cents francs la nuit, ma petite dame, sinon il vous faudra louer ailleurs que dans cet établissement, Canadienne ou pas*, une chambre sans chatte ni rat. Pourtant je me rappelle sans l'ombre d'un doute avoir fermé la porte à clé.

Sauf que mes yeux rencontrent, fixent d'autres yeux! Ceux d'un homme, là, agenouillé tout près, mais de mon côté du lit, je devrais me sentir terrorisée, hurler, craindre pour moi pour le petit, un étranger dans notre chambre à Paris, puisque je me souviens avoir verrouillé la porte, je vous jure, avant le rituel du coucher, *comment cet homme est-il entré?* pourquoi semblable question m'importe-t-elle dans ce présent où je devrais être affolée les atrocités, le viol, le tueur en série, Martin au moins survivra-t-il à cette nuit?

Je vis depuis toujours en retard ou en avance par rapport à la vie, celle des miens, des autres, par rapport à cet univers dans lequel un mari deux enfants une chatte m'assurent que je partage un monde le leur le même, mais voilà que je ne hurle pas, en silence je regarde les yeux de l'étranger, là, agenouillé de mon côté du lit, un inconnu veillerait sur ma nuit, sur notre nuit... les assassins les tueurs les violeurs seraient incapables de ce regard qui ne se dérobe pas ne fuit pas, comme on l'imagine

dans le cas de délits de crimes, au contraire. Rien dans ce visage posé sur nous, cette douceur de qui ne parle pas vraiment, murmure tout bas *chut* pour prévenir calmer un éventuel affolement, y parvient à l'encontre du plus petit reste de bon sens, cet homme garde son bras sans raideur au-dessus de nous, cette main rappelle les gestes de la dévotion par sa délicatesse feutrée, circulaire. Est-ce vraiment important qu'il s'agisse d'un Noir ? les Asiatiques ne se savent-ils pas des nuances aussi feutrées dans les rites ? Tous les êtres protecteurs du monde parviennent à combiner ainsi la lenteur des gestes et ce face-à-face au cours duquel jamais ces yeux ne se soustraient aux vôtres ou ne connaissent le moindre éclat menaçant. C'est la première fois que je rêve semblable situation — rassurez-moi, dites-moi que je rêve ! Lui, il se tait, son regard dans le mien dit *c'est la nuit, la nuit est de tout temps pour nous moins alarmante que le jour*, la nuit joue en faveur de ceux pour qui la frontière entre le rêve et la veille, entre le réel et les scénarios délirants, tous ceux pour qui cette frontière reste fragile, et j'ai foi en ce regard qui me parle un langage, le mien, celui des êtres qui ignorent les zones tranchées ou nettes et parviennent sans cela à faire face au jour le jour, ces osmose auxquelles les livres savants sont hostiles, je sais bien, moi, que je n'arriverais pas à émettre le moindre son le plus petit cri face à un inconnu, un étranger s'il ne m'inspire ni terreur ni méfiance. Et justement, en ce moment même, je ne crains ni pour moi ni pour mon fils, et c'est bien pour cette raison que je suis capable d'articuler distinctement *qui êtes-vous ? que faites-vous dans cette chambre ?* ces mots-là ou d'autres qui reviennent au même, puisqu'ils appellent une réponse de l'inconnu, que cet inconnu dit *je vous aime*, et il faut bien que je sois en train de rêver si d'emblée, et sans faire partie de ces candidates prêtes à toutes les crédulités du moment qu'on leur dit ce qu'elles souhaitent entendre, je n'ai jamais cherché à entendre semblable déclaration d'un autre que Bruno. Mais ici, cet étranger dans la nuit parisienne, sous l'éclairage tamisé d'un abat-jour, un Noir me dit *je vous aime, voilà qui explique ma main au-dessus de votre*

corps, je vous aime, je m'en vais. Comment devrais-je alors réagir, puisqu'on ne m'a pas appris à faire face à semblable situation ? Peut-être m'a-t-on, sans méchanceté aucune, tenue depuis toujours à l'écart de ce qui était essentiel, ou peut-être ont-ils raison, tous autant qu'ils sont, de m'assurer que le rêve et la réalité appartiennent à des univers étanches, avec ce sourire condescendant de ceux qui s'adressent à une femme *un peu particulière*, mais sans malice, et puis si jolie et puis *à qui fait-elle du mal, après tout ?* à s'occuper de ses enfants, de la chatte, de Bruno, comme le ferait une femme *normale*.

Allez, je me rends, c'est ma faute : plutôt que de me vivre en retard comme souvent j'en ai eu la sensation, je vis dans la marge qui fait la parallèle de votre monde, celui des certitudes et du solide, je vous entends tous, je me rends, j'ai rêvé ma vie, je me trouve dans un songe que je m'invente *en compensation* pour contrer le morne des jours et des calculs pour la survie. Je rêve sans savoir comment ni pourquoi, un amoureux du bout du monde s'est infiltré dans ma chambre d'*hôtel* ou d'*auberge*. S'il n'a pas éveillé Martin ni suscité de frayeur en moi, c'est bien qu'il s'agit d'un rêve, non ? Je vous donne raison. Et puis le rêve se poursuit, à présent que l'homme, sans bruit, sans la plus petite brusquerie, a posé sa main au-dessus des couvertures, de nous, il s'est reculé avant de se remettre sur ses jambes et, sans renoncer à son regard, il est retourné près de la porte, le sourire des gardiens de la nuit, l'homme m'a souri avant d'ouvrir la porte, de disparaître avec des précautions de chirurgien lorsqu'il a refermé sans bruit, me laissant dans la quiétude de ceux qui se disent *il faut bien qu'il se soit agi d'un rêve, puisque Martin dort encore, que le sommeil ne m'effraie pas malgré toute cette folie*, mais ne dit-on pas depuis fort longtemps que je suis douée dans l'art de collectionner les mésaventures, peut-être votre monde m'est-il plus supportable si je m'y glisse en parallèle, et la vie, plus accessible si je la décale, si je m'y mêle dans l'après-coup de votre présent, si je souscris, faute de savoir m'en défendre, à votre hypothèse selon laquelle si l'on vit dans un délire inoffensif, inutile de s'acharner

alors à me faire la démonstration d'un réel unanime, puisque personne ne souffre de mes lubies sympathiques sans conséquences fâcheuses pour Bruno ou pour nos enfants. Seulement, dites-moi un peu...

Qu'auriez-vous répondu à Martin, le lendemain matin quand, à son réveil, il m'a demandé: «Maman, qui c'était, le monsieur noir de cette nuit?»